



CLAUDE TERRIEN



LA KHAGNE
A ALGER
D'ALBERT CAMUS (X)
ET DE CLAUDE DE
FRÉMINVILLE (X X)
Participer
en payant et non
en dérobant

Claude Terrien par Jules Roy

○ *Claude de la Poix de Fréminville, éditorialiste d'Europe n° 1 sous le nom de Claude Terrien, est mort la semaine dernière. Il comptait parmi les amis les plus anciens et les plus précieux de l'équipe du « Nouvel Observateur ». Jules Roy, dans les phrases qui suivent, nous exprime tous parfaitement.*

Il était venu chez moi, six jours plus tôt, pour une fête. Il ne mangeait plus, il ne buvait plus, il ne tenait plus debout. Sa mine m'effraya. Il se plaignit. Ça n'allait pas. La voix, pourtant, le matin, quand on tournait le bouton du transistor, à 8 h 1/2, était bonne, heureuse, amusée, parfois enrôlée de pudeur dans les notes basses du violoncelle. Pour regagner très vite le ton du quotidien.

« Oh ! la voix, la voix, me dit-il, à présent, j'y mets tout ce qui me reste. »

Ça ne durait que 8 minutes, et cette voix nous en avions besoin. Elle nous manquait à l'étranger ou quand nous la rations. Ou quand il était malade.

Ses problèmes ? Depuis plus de 25 ans que je le connais, c'était de réussir sa vie. Gagner de l'argent ? Non. Posséder de belles maisons, inviter à des dîners ? Non plus... Donner. Se donner. Donner tant de lui qu'avec tout cet or prodigué on le recouvrirait d'un manteau de lumière à sa mort. De cela, il doutait. Pour le convaincre qu'on l'attendait chaque matin, et qu'on l'aimait, car il ne savait pas ce qu'il nous apportait, il fallait lui charger les bras et le cœur de ce qu'on éprouvait pour lui en retour. Ce solitaire qui aimait tant se replier sur lui-même et toucher cette terre dont ses semelles avaient besoin ne pouvait pas se pas-

ser des hommes et de l'amitié. Albert Camus, dont il fut le condisciple à Alger, fut bien son maître, comme le nôtre, dans la vie. Il tenait de Camus ce furieux besoin de participer, en payant et non en dérobant, de s'asseoir aux tables pour partager le pain et la parole, le meilleur de ce que les hommes peuvent donner.

Né par le hasard d'une garnison à Perpignan, c'est d'Alger et d'Oran qu'il était naturellement. L'Algérie devint sa patrie charnelle. Alger et Oran, comme pour Camus, furent les villes de ses amours et de ses amitiés. A 22 ans, pendant que Camus écrivait « l'Envers et l'Endroit », dans le petit appartement de Belcourt, Fréminville se laissait emporter par l'art le plus accompli de la littérature, la poésie.

Qu'est-ce qu'une vocation ? L'irrésistible mouvement qui emporte un homme et le force, d'échec en échec, à avancer comme un oiseau à l'époque de la migration, vers un rivage enfoui sous des amoncellements de tempêtes et de risques. A tel point qu'un jour, à demi-mort d'épuisement, le but atteint, on ne sait plus si on a réussi. La femme de sa vie, elle était à ses côtés, elle y est toujours. La grandeur de la vie, la vérité d'un destin d'homme, Fréminville

l'avait atteinte, le 21 janvier 1956, il y a dix ans presque jour pour jour, quand Maurice Siégel lui annonça qu'il allait parler le lendemain, pour la première fois, au micro d'Europe n° 1. C'est alors qu'il changea de nom, comme on le fait quand on entre en religion. Il devint Claude Terrien. Alors, on entendit chaque jour sa voix amicale, parfois un peu gouailleuse et banlieusarde, qui pouvait dire les choses les plus graves ou les plus hautes sur un ton qui les projetait dans les cœurs où elles ne seraient jamais entrées sans cela. Sa voix de terrien qui, même quand il parlait de Jérusalem ou de Rome, contemplant notre planète avec le regard d'un cosmonaute qui n'aurait pas quitté les Buttes-Chaumont ou la rue de Verneuil.

Alors, quand l'épreuve vint, que ce fut la guerre d'Algérie, qu'on se déchira sur tant de malentendus au point que, parfois, les uns ou les autres, nous ne savions plus où était la vérité, notre rendez-vous de chaque matin, à 8 h 1/2, avec lui, devint pathétique. Il se levait à l'aube pendant l'été, en pleine nuit pendant l'hiver, il gagnait les bureaux d'Europe n° 1, lisait les dépêches et les journaux et écrivait son éditorial, avec cette inquiétude qui l'enfiévrerait au fur et à mesure que l'heure approchait. Est-ce qu'il allait réussir encore ? Et chaque fois un nouveau match le faisait monter sur le ring où il se battait, seul, avec un million et demi d'auditeurs. Une seule parole déplacée et tout était raté. Une seule parole de faiblesse et l'injustice triomphait. Il entraînait à sa suite dans l'erreur ou la vérité. Déjà, à peine revenu du studio où il s'arrachait du cœur son éditorial, le sujet de son papier du lendemain le tourmentait, agitait son visage de tics.

Toute la journée, à l'affût des dépêches et des voix d'Europe, il se gonflait de chiffres, de documents, d'authentique. Il frémissait comme une antenne dressée, les bras tendus pour capter les appels des hommes et les signaux des astres. Son drame algérien, ce fut le nôtre. Camus, qui souffrait autant que lui, quand il jugea que les paroles mêmes ne servaient plus à rien, put se taire un temps. Terrien n'en avait pas le droit. Il parla. De tout ce qu'il a dit pendant ces quatre années, où rien n'a été épargné à personne, je retiens sa blessure, rouverte chaque matin, son indulgence pour les frères ennemis qui s'entretenaient, son refus de ne pas céder aux menaces et son courage de dire, au risque de heurter, ce qui devait être dit.

Plus seul que jamais par la mort de Camus, il s'accrochait à la maison qu'il aimait, aux amis qu'il y comptait et à ce million et demi d'hommes, de femmes et de jeunes gens inconnus qui l'attendaient après les six notes du carillon, déchirantes ou triomphales suivant notre humeur. C'est là qu'il s'est tué, pour nous. Il est mort d'un amour d'homme pour des hommes qu'il ne pouvait pas lâcher.

J'ai bien conscience qu'il appartient moins à sa famille, à nous-mêmes et à Europe n° 1 qu'à ce million et demi de frères qu'il a secourus. Sa voix qui a si souvent surgi des transistors a rejoint toutes ces ondes mystérieuses, un peu brouillées, qui circulent dans l'éther avec les fleuves invisibles du vent qui drainent les grands abîmes de l'espace. C'est la voix déchirante et douce d'un homme seul, qui s'adressait, chaque matin, à d'autres hommes, seuls aussi.